

## Mélange de quelques-uns de mes préjugés

Raymond Bock

Volume 53, numéro 3 (295), avril 2012

Les régions à nos portes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66333ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bock, R. (2012). Mélange de quelques-uns de mes préjugés. *Liberté*, 53(3), 7–15.

# MÉLANGE DE QUELQUES-UNS DE MES PRÉJUGÉS

Il est difficile d'être poète au bord de  
l'océan le plus septentrional.

HALLDÓR LAXNESS

Le plus souvent la poésie traduit sou-  
mission, défaite, veulerie, désarroi.

JACQUES FERRON

En revenant d'Islande cet été, après que j'ai regardé un film sur l'écran encastré dans l'appui-tête du siège d'en avant (un film islandais — j'ai résisté aux propositions plus distrayantes — qui racontait un voyage de pêche où rien ne pouvait fonctionner), l'excitation m'a gagné, on n'en revenait pas : en dessous, c'étaient les sommets de la calotte glaciaire du Groenland, le détroit de Davis, bien vite les fjords du Labrador, et puis que des lacs, des trouées de ciel dans la forêt, on aurait dit. C'était une vraie belle journée de la mi-juin, avec de rares nuages par-ci par-là : j'ai remercié mon père de m'avoir légué sa bonne vision.

Je ne suis pas le premier homme à être éberlué en voyant la planète d'en haut. Je me suis même trouvé décevant d'être à ce point comme tout le monde. De tels moments surhumains, à 900 kilomètres à l'heure et à 12 kilomètres d'altitude, nous renvoient à notre

médiocre condition d'*homo sapiens* qui doivent marcher pour se déplacer. Je ne me souviens pas si j'ai pris le hublot en photo. Par contre, je me souviens d'avoir parlé du talent un peu ésotérique des cartographes de la Renaissance et de l'Ancien Régime, qui sont parvenus, du haut de leur 1 m 65 pour les plus grands, à dessiner précisément ce que l'écran de l'appui-tête me montrait désormais : le Nord-Est de l'Amérique avec le Québec en plein centre, que vous pouvez vous imaginer clairement sans qu'on ait à ajouter une illustration sur cette page.

Au-dessus de ce Québec, je me suis senti de retour chez moi, bien que la représentation du territoire qui m'apparaît toujours quand je pense à ce chez-moi et qui s'affichait précisément sur l'écran (avec le Nord en haut, bien sûr) ne correspondait pas du tout à ce que je voyais. On allait franc sud vers notre escale à Boston, je regardais vers l'est, j'étais le Gougou démesuré de Champlain enjambant la rivière France Prime, un pied sur la Côte-Nord et l'autre sur la Gaspésie. Très vite, la baie des Chaleurs est arrivée, je n'ai eu qu'à plisser un peu les yeux pour brouiller édifices et bateaux, et elle est redevenue telle qu'elle était quand Cartier s'y est engagé. Puis ç'a été fini. Une frontière pourtant invisible s'était creusée parmi les arbres et je n'étais plus chez moi. J'ai eu un lointain souvenir de l'Acadie, comme d'un grand feu jamais vu, mais dont je m'étais fait une image avec ce qu'on m'en avait raconté, puis j'ai eu la conviction que je n'en saurais jamais assez sur les États-Unis d'Amérique, c'est l'évidence, je n'en sais rien, et Boston est superbe quand on y atterrit en plein jour. La nuit aussi, probablement.

Je ne sais ce qui est à l'œuvre dans de tels sentiments. Il est difficile de ne pas se sentir écartelé jusqu'au déboîtement par des trames superposées qui tirent chacune dans leur direction. C'est un amalgame complexe de stéréotypes, de cartographie, d'histoire, de politique, de discours imagologique, d'idées qu'on se fait, qu'on s'est fait faire de soi-même, des autres, du paysage, des saisons, de tout, si bien qu'on se demande comment il se peut que le sentiment si évident d'un icchez-soi émane d'un équilibre si fragile. Après un mois à me sentir nulle part dans mon élément dans un pays fabuleusement exotique et fait sur mesure pour accommoder les touristes (l'Islande est une impressionnante somme d'étrangetés), j'ai eu beau me sentir chez moi quand j'ai survolé la Côte-Nord en avion, la vérité est que je n'y ai jamais mis les pieds, et que le jour où je les y mettrai, je ne serai jamais qu'un organisme exogène de passage.

Je crois avoir une assez bonne connaissance du Québec et de son histoire, mais je n'en ai rien vu ou presque : les trente dernières années, les Laurentides et l'Estrie certainement, la Gaspésie en 1991, le Saguenay pour quelques poèmes et son embouchure pour en revenir, un tout petit peu du Bas-du-Fleuve, la Capitale, d'où provient une ancienne blonde, et Montréal d'un bord à l'autre, avec comme rampe de lancement la ruelle à l'est de Bourbonnière, entre Rosemont et Dandurand. Ce que j'ignore du temps et du territoire est pourtant enfoui creux dans mon idée du Québec, dans ma *charge* du Québec, inconsciente, une sorte d'énergie potentielle qu'une simple expédition sur le terrain ne parviendrait pas à transformer en cinétique. Beaucoup de choses m'échappent, trop de variables compliquent cette équation, et, devant la perverse inexactitude de l'histoire, devant mon ami métissé d'Inuit et de Terrebonnien, devant un pic rocheux de Tadoussac ou un pont d'or au large de Kamouraska, je me rends compte que je suis un individu faible avant — bien avant — de faire partie d'une collectivité forte, et que je redoute les sources qui ont construit mon appartenance à ce morceau d'Amérique.

C'est affaire de convention. Si on m'appelle par mon nom, je me retournerai par réflexe, sans prendre le temps de me demander comment cette identité a pu faire son chemin si loin en moi, devenir aussi naturellement mienne que la main qui écrit ces mots dans un calepin. C'est une habitude, une décision prise par mes parents ; je l'ai incorporée avant même de pouvoir l'accepter. La loi a absorbé la chose elle aussi : jointes à mon nom, des séries de chiffres. Ça vaut pour mon nom d'individu. Ça vaut aussi pour ma nationalité. Il n'est pas illégitime de remettre en question ce qui se produit de soi, sans effort, inconsciemment. Pourquoi les redouter, alors, ces sources ? Il y a de quoi être prudent. On est maîtres dans l'art de détourner les rivières. Je me *sens* Québécois, je le suis sans aucun doute. C'est un problème étrange. Fernand Dumont peut bien identifier la genèse de ce sentiment dans les utopies médiévales, on ne l'est, Québécois, que depuis cinquante ans ; la Fête nationale n'est une fête civique — basée sur la citoyenneté et la territorialité, et non plus sur l'origine ethnique, comme l'ancienne Saint-Jean-Baptiste de Duvernay — que depuis trente-cinq ans, elle est à peine plus vieille que moi. Comment un nouveau nom peut-il atteindre une telle profondeur d'imprégnation en si peu de temps ? Ça a été court. Ça a été fulgurant. C'est encore fragile. Il est bien difficile de dire dans quelle

durée ça s'inscrira. Je ne suis pas sociologue, ni historien, certainement pas politicien; je ne suis qu'un littéraire, et c'est tant mieux, cela me dispense des lumières de la terminologie ou de la méthodologie disciplinaires pour me laisser les champs de l'ombre, du doute, du paradoxe, de l'inquiétude comme terrains de jeu. Ça fait pas mal d'espace où s'aventurer, vous en conviendrez, et c'est dans ces champs où l'on ne voit pas clair que l'on trébuche le plus souvent sur les vieilles souches pourries oubliées là par la charrue. Mes grands-parents étaient des Canadiens français, les leurs étaient Canadiens, je suis un Québécois, je ne peux pas prévoir ce que seront mes petits-enfants. Il y a une porosité, une liminalité fondamentale dans la vie francophone en Amérique.

Je sais peu de chose de l'Islande, encore moins de ce que serait se sentir Islandais. Je me démène avec mon propre nom, comment pourrais-je spéculer sur celui des autres autrement qu'en jonglant avec des clichés? Je ne parviens pas à m'extraire de ce que je sais effectivement, la meilleure façon pour moi de penser l'Islande est, sans aucune objectivité, en comparant ce pays au Québec. Là surgissent toutes sortes de similitudes et de différences, plus ou moins grossières, à ne décliner dans le désordre que pour le plaisir. Par exemple, les deux pays n'ont pas la même forme. L'Islande est un nuage à hélice, ou une baudroie qui a un sérieux mal de tête. Le Québec, tout le monde est d'accord pour dire que c'est une main. Je trouve plutôt que c'est le profil d'un plagiocéphale dont la sinusectomie guérit mal et qui s'envoie une pilule d'Anticosti. L'Islande change de forme. La plaine du parlement historique, Þingvellir, à la jonction des plaques tectoniques eurasienne et américaine, s'enfonce tranquillement dans le sol, quelques centimètres par décennie, selon les mouvements sismiques. Un jour, la plaine sera engloutie dans le lac Þingvallavatn, et même l'Unesco n'y pourra rien. Les volcans n'ont pas fini de transformer la carte du pays. En 1964 commence une éruption sous-marine de six mois qui fait surgir une île de l'océan, Surtsey, qui s'ajoute à l'archipel des Vestmann. Seuls les oiseaux et les scientifiques ont le droit de la visiter. En 1973, l'Eldfell entre lui aussi en éruption. Un quartier de Heimaey est enseveli sous la lave, l'île gagne 2,3 km<sup>2</sup> de superficie. Le Québec n'est pas une île volcanique, mais il change de forme lui aussi. Et de noms. Non pas à cause des volcans, mais de la géopolitique nord-américaine. La Nouvelle-France a été un colosse fantomatique; la *Province of Quebec* n'a d'abord été que le Saint-Laurent et ses rives avant d'être étendue jusqu'au détroit de

Davis au nord et à tout le bassin des Grands Lacs au sud; la sécession des Américains a rogné la première moitié de ce bassin et l'apparition du Haut-Canada la deuxième; le Bas-Canada a été uni au Haut, puis désuni et fédéré en tant que Québec; le Labrador et le district d'Ungava vont et viennent et vont; aujourd'hui encore les eaux territoriales du golfe sont troubles, la frontière labradorienne est contestée, les îles du Nord sont rattachées, qui au Québec, qui au Nunavut, en fonction des marées.

L'Islande, comme le Québec, est habitée par des fils de colons à leur tour colonisés. Si les Vikings ont pu s'installer et survivre en Islande (jusqu'à aujourd'hui) et au Groenland (jusqu'au moment où le petit âge glaciaire a eu raison d'eux), ils n'ont pu le faire en Amérique, malgré les promesses des vignes et du bois. On peut aussi comprendre qu'il leur a été difficile de s'accommoder des pierres plates, encore aujourd'hui les gens du pays ne savent pas trop quoi en faire, sinon les donner au kilo (la pesée est symbolique). Les détails précis de cette installation viking sont encore méconnus, peut-être demeureront-ils à jamais enfouis dans la mémoire minérale de ces pierres plates, mais j'aime rêver que les Autochtones ont offert suffisamment de résistance aux envahisseurs pour empêcher leur installation permanente. Ça n'a pas été le cas à la Renaissance, puisque les pêcheurs (parmi lesquels d'autres fils de Vikings, les Normands), qui salaient déjà depuis longtemps le poisson à Terre-Neuve et dans le golfe avant de l'embarquer pour l'Europe, les avaient suffisamment tentés avec leurs colifichets et leurs lames émoussées pour qu'ils laissent leur chance aux premiers planteurs de croix. Cartier et Roberval ont été expulsés, mais la pêche a continué dans le golfe, a même progressé dans le fleuve, les Iroquoiens du Saint-Laurent ont reflué vers les terres, et, soixante-dix ans plus tard, Champlain est arrivé avec ses lettres patentes. Entre deux dessins du territoire, il a appris qui tuer, à qui s'allier, et où planter la graine pour de bon. Les Vikings norvégiens n'ont eu à mater aucun Autochtone en Islande. Par contre, en manque de femmes, ils ont trouvé satisfaction parmi les Celtes, dont ils ont enlevé plusieurs représentantes pour en faire leurs esclaves.

L'Islande est de glace tout le temps et le Québec est de neige la moitié de l'année. Les Québécois, qui aiment se croire latins bien qu'ils mangent des *bacon and eggs* cinq fois par semaine, se plaignent de la noirceur en hiver. Pourtant, ils ne savent pas ce que c'est que la véritable noirceur. Le courant froid du Labrador fait descendre l'hiver

loin dans le Sud, jusqu'ici, coin Saint-Hubert et Henri-Bourassa, et plus loin encore, disons jusqu'à Lacolle. Cette basse latitude donne de longues heures de grands soleils réfléchis par une masse nivale sans cesse renouvelée. Nulle part ailleurs dans le monde l'hiver n'est plus rigoureux qu'au Québec, entend-on souvent, et c'est une source soit de fierté, soit d'irrépressible fureur. Nulle part ailleurs il n'est plus lumineux. Ça, personne ne le souligne jamais. Les Islandais aiment se croire bipolaires : maniaques en juin, dépressifs en janvier. Le cercle polaire arctique frôle la pointe la plus nordique de l'île, quelques brasses au nord du petit village de Raufarhöfn. Au solstice d'hiver, c'est la nuit durant vingt-quatre heures. Bien que l'île soit beaucoup plus au nord que le Québec (dont le village le plus septentrional, Ivujivik, est encore loin du cercle polaire), il y fait moins froid l'hiver. Là-bas, c'est plutôt la noirceur qui gèle les veines, une perfusion de ténèbres, qui donne des polars stylistiquement faibles, mais d'une mécanique parfaite et d'un exotisme idéal pour la traduction et la diffusion internationale. Étrangement, quand il fait jour tout le temps, en juin, il fait encore trop froid pour camper sans tuque. Au Québec, l'été est sans aucun doute le plus accablant du globe et les Québécois errent dans les centres commerciaux, à la recherche d'air conditionné. Nos polars, stylistiquement faibles eux aussi, ont un honnête succès local.

Les fêtes du solstice d'été, en Islande, donnent lieu à un déversement (littéral) de joie : les foules de jeunes gens à l'avant-garde de la mode sont avalées puis vomies par les cafés et les bars, les rues se jonchent de bouts de verre brisé, ça danse tout un tour de cadran solaire et les festivals se succèdent, comme au Québec. La Saint-Jean n'y est pas une fête nationale, mais il y a beaucoup plus de moutons que d'habitants, quand ici ça s'équivaut. Sur l'autoroute, ces quadrupèdes surgissent n'importe quand devant votre voiture (la limite de vitesse a été établie à 90 km/h pour maintenir le cheptel), vous les voyez partout, couchés sur la plage, ou dans un clos, sautillant dans la prairie volcanique moussue, gambadant très loin en hauteur sur les pentes des montagnes basaltiques sillonnées par la route — on dirait des asticots sur des flancs de bestiaux affaîsés. On remarque souvent des brebis égarées, reconnaissables à leur tache de peinture aérosol rouge, parmi d'autres marquées de peinture bleue. C'est que les clôtures de barbelés qui délimitent les propriétés ne sont pas très élevées, elles servent tout juste d'aide-mémoire, car, tous les

cent mètres, un escabeau de bois enjambe les fils de fer. Hommes et bêtes ont droit de passage s'ils l'osent.

Il y a une quantité effrayante de francophones par mètre cube en Islande; des autobus entiers déversent des Français partout sur le territoire; les Québécois aussi font nombreux le voyage, et ils sont un peu plus téméraires. On en a croisé quelques-uns à vélo dans la bourrasque, campant malgré le point de congélation, et même sur l'inespérée plage de sable blanc de Breiðavík, où, à l'extrémité des fjords de l'Ouest, à des dizaines de kilomètres de tout village, se trouve un hôtel de jeunesse qui — on l'ignorait à ce moment-là — abritait dans les années 1950 une prison pour adolescents ayant selon toute vraisemblance emprunté ses méthodes aux orphelinats de Duplessis. On croyait y avoir trouvé la paix, jusqu'au moment où des jeunes en camionnette nous ont réveillés en faisant jouer, toutes fenêtres baissées, la grosse balade de la petite sœur des Cowboys Fringants. Quelque chose d'orgiasque dans le délire touristique islandais fait souvent regretter d'en être, comme si personne n'était là pour les bonnes raisons. Le rapport d'intimité qui s'établit entre un lieu et celui qui s'y trouve est-il possible quand quatre-vingt personnes se pressent dans l'étroit passage taillé dans la pierre qui mène aux plateaux d'où on peut regarder la chute d'or couler? Comment supporter ces quatre-vingt personnes qui ont à peine vingt minutes avant que la navette les emmène au cratère éteint, puis au geyser qui pète aux dix minutes, puis au lagon bleu, puis au lac à icebergs? Le pays est victime de sa beauté, et j'aime m'imaginer qu'un jour quelques Islandais radicaux vont se tanner et tenir des réunions de sous-sol pour bouter les touristes hors de l'île, comme les Autochtones ont bouté leurs ancêtres d'Amérique.

Tout cela est bien léger et ne vaut pas grand-chose, on peut tout comparer, pourquoi pas, ce n'est qu'un jeu. On pourrait devenir sérieux et comparer des choses plus importantes, quoique très drôles elles aussi, comme les œuvres de Halldór Laxness et de Jacques Ferron. Laxness est pratiquement inconnu au Québec, c'est malheureux, un artiste gigantesque, si gigantesque qu'on oscille devant son œuvre entre la fébrilité d'un enfant dans une pâtisserie et la terreur pure. Ferron et lui ont fait la même chose : revamper les traditions de leur culture respective au xx<sup>e</sup> siècle, les sagas pour l'un (mille ans de culture écrite), le conte pour l'autre (quelques centaines d'années de jassage de cuisine), à l'orée de tournants sociaux et politiques majeurs



qu'ils ont peut-être influencés, avec la portée modeste que peut avoir la littérature dans la trame complexe du politique.

Elle n'est que cinquantenaire et non millénaire, et les mues de l'histoire se plairont à la transformer de nouveau, même à la renommer, n'empêche que l'identité québécoise est assise plutôt lourdement à notre époque — entre le nombre de chaises que vous voudrez —, assez pour que son exaltation n'ait plus aucun potentiel électoral, c'est dire la profondeur de sa décantation. Ce n'est pas une mauvaise chose pour les politiciens en vogue, il y a longtemps qu'ils grenouillent pour qu'on ne parle, avec gros bon sens, que des vraies affaires. Ce n'est certes pas une mauvaise chose pour la littérature non plus, laquelle, parce qu'elle met en jeu la fragilité du langage et l'imprévisibilité de son maniement, gagnera toujours à se tenir loin de l'autorité de l'idéologie.

Il y a peut-être aussi dans cette décantation de l'identité une des raisons pour lesquelles la littérature québécoise gagne aujourd'hui en force hors de la ville, pour lesquelles les écrivains se permettent de tremper leur plume dans le purin d'un terroir contemporain, comme on me l'a suggéré en m'invitant à participer à ce numéro. Selon les nationalistes d'arrière-garde, il n'y avait qu'une seule manière d'être Canadien français : dans la famille, la foi, et une sorte de ruralité de combat. Aussi étrange que cela puisse paraître, il était possible, selon ces messieurs, d'être Canadien français de manière identique de la Gaspésie à la Saskatchewan, et même de traîner ces manières jusque dans les brûlis de l'Abitibi et de l'Outaouais supérieur, qu'on ouvrait pour éviter les périls de l'émigration. Ils avaient bien raison de redouter la ville, ces messieurs, car, quand la modernité et la prospérité de l'après-guerre ont eu raison de cette ruralité et de la tradition qu'elle permettait d'entretenir, le pays avait rapetissé, et n'y vivaient plus des Canadiens français, mais des Québécois. C'est dans l'ancien terroir que se terrait l'ancien nom, il fallait veiller à ne pas s'en dépendre les pieds, au risque d'y laisser ses bottes de bœuf. Aujourd'hui, on en est revenus, de la modernité, et les nouveaux terroirs — devrais-je les appeler « nouvelles régions » ? —, l'atomisation des discours et l'individualité des écrivains les représentent en autant de régionalismes dans lesquels l'identité nationale n'est pas un enjeu, remplacées par l'histoire et la culture locales. On souhaitait jadis qu'il n'y ait qu'une façon d'être Canadien français ; il serait grotesque d'essayer d'identifier le nombre de façons d'être Québécois.

En tout cas, la mienne est parfaitement occidentale (j'ai vu une infinité de mes sosies en Islande) et se situe sur l'échelon «écume de basse classe moyenne». Ou est-ce «apex de grasse pauvreté»? Me semble qu'on est plusieurs, par chez nous, à s'y côtoyer. Mais peut-être n'est-ce que parce que je vis en ville. Au-dessus de cette ville, qu'on atteignait enfin après une escale de quelques heures à l'aéroport de Boston où on avait mangé comme tout le monde un steak et bu une bière brassée au *Sports Bar* même, je n'en revenais pas, c'était l'île en forme de pied, mon quartier d'enfance en Lego, la montagne d'où Cartier a vu les rapides de Lachine et les Montérégiennes, c'était une vue d'en haut de tout ce que je connais de l'intérieur : des rues, des bâtiments, des frontières. On avait mal aux oreilles. Je ne suis pas le premier homme en avion à m'imaginer un atterrissage raté, mais, dans cette angoisse si platement commune, je ne crois pas être allé jusqu'à me demander si j'aurais préféré une mort urbaine à Dorval ou une mort rurale à Mirabel. Maintenant que j'y pense, j'en préférerais une volcanique, dans la péninsule de Reykjanes, caché parmi les vapeurs s'échappant d'une plaine de pierres noires tranchantes et de touffes moussues que le nord de l'Atlantique Nord tente de gruger avec des lames d'argent sans y réussir.